



REVUE
DE LA SOCIÉTÉ
DE PHILOSOPHIE
DES SCIENCES

Vol 11 N°1 2024

<https://doi.org/10.20416/LSRSPS.V11I1.9>

Marie Michon

SUR LE VAGUE DE BERTRAND RUSSELL



SOCIÉTÉ DE PHILOSOPHIE DES SCIENCES (SPS)
École normale supérieure
45, rue d'Ulm
75005 Paris
www.sps-philoscience.org





Marie Michon

SUR LE VAGUE DE BERTRAND RUSSELL

À l'occasion de ce numéro spécial sur le vague dans les sciences, nous avons traduit l'article fondamental de Bertrand Russell dont le titre est éponyme : *Vagueness*. Initialement publié dans *The Australasian Journal of Psychology and Philosophy* en 1923, et faisant suite à une lecture du philosophe devant la Jowett Society à Oxford, ce texte demeurait inaccessible aux lecteur.ices non anglophones.

Traduction *Vagueness*¹ by Bertrand Russell

(84) La réflexion sur les problèmes philosophiques m'a convaincu qu'un nombre beaucoup plus important que je ne le pensais, ou que l'on pense généralement, de ces problèmes est lié aux principes du symbolisme, en d'autres termes, aux relations entre ce qui signifie et ce qui est signifié. Lorsque l'on fait face à des considérations hautement abstraites, il est beaucoup plus simple de saisir les symboles (habituellement les mots) que de saisir ce qu'ils signifient. Le résultat de ceci est que la quasi-totalité de la pensée qui prétend être philosophique ou logique consiste en l'attribution au monde des propriétés du langage. Puisque le langage survient réellement, il a évidemment toutes les propriétés communes à toutes les occurrences, et à cet égard la métaphysique fondée sur des considérations linguistiques n'est peut-être pas erronée. Mais le langage possède de nombreuses propriétés qui ne sont pas partagées par les choses dans leur généralité, et lorsque ces propriétés empiètent sur notre métaphysique cela devient tout à fait trompeur. Je ne pense pas que l'étude des principes du symbolisme puisse fournir des résultats *positifs* en métaphysique, mais je pense qu'elle pourra fournir un très grand nombre de résultats négatifs en nous permettant d'éviter les inférences fallacieuses des symboles vers les choses. L'influence du symbolisme sur la philosophie est principalement inconsciente ; si elle était consciente, elle serait moins néfaste. En étudiant les principes du symbolisme nous pouvons apprendre à ne pas être influencés inconsciemment par le langage, et de cette manière à échapper à une foule de notions erronées.

Le vague [*vagueness*²], qui est mon sujet ce soir³, illustre ces remarques. Vous ne manquerez pas de penser que, comme dit le poète : « Qui parle de vague doit l'être lui-même. » Je propose de prouver que tout langage est vague, et qu'ainsi mon langage est vague, mais je ne souhaite pas que cette conclusion puisse être tirée sans l'aide du symbolisme. Je

serai aussi peu vague que je sais l'être lorsque j'emploie la langue anglaise. Vous savez tous que j'ai inventé un langage spécial dans le but d'éviter toute imprécision [*vagueness*], mais malheureusement il est inadapté aux événements publics. C'est donc avec regret que je m'adresserai à vous en anglais, et toute imprécision [*vagueness*] que l'on trouvera dans mes mots devra être attribuée à nos ancêtres pour n'avoir pas été plus intéressés par la logique.

Il y a une certaine tendance chez ceux qui ont pris conscience que les mots sont vagues, d'inférer que les choses le sont également. Nous entendons considérablement parler du flux et du *continuum* et de l'inalanalysabilité de l'Univers, et il est souvent suggéré que (85) plus notre langage gagne en précision, moins il devient adapté pour représenter le chaos primitif à partir duquel l'homme est supposé avoir fait évoluer le cosmos. Cela m'apparaît précisément comme un cas d'erreur [*fallacy*] du verbalisme – l'erreur qui consiste à confondre les propriétés des mots et celles des choses. Le vague [*vagueness*] comme la précision sont des caractéristiques qui ne peuvent appartenir qu'à une représentation, de laquelle le langage est un exemple. Elles concernent la relation entre une représentation et ce qu'elle représente. En dehors de la représentation, qu'elle soit cognitive ou mécanique, il ne peut y avoir de vague ou de précision ; les choses sont ce qu'elles sont, et cela s'arrête là. Rien n'est plus ou moins ce qu'il est, ni dans une certaine mesure doté des propriétés qu'il possède. L'idéalisme a produit des habitudes de confusion jusque dans les esprits de ceux qui pensent qu'ils l'ont rejeté. Depuis Kant il y a eu une tendance en philosophie à confondre la connaissance avec ce qui est connu. On considère qu'il doit y avoir une sorte d'identité entre le connaissant et le connu, et de ce fait le connaissant déduit que le connu aussi est désordonné. Toute cette identité entre le connaissant et le connu, et toute cette intimité prétendue de la relation de connaissance, me semble illusoire. Connaître est un événement [*occurrence*] ayant une certaine relation avec un autre événement, ou un ensemble d'événements, ou avec les caractéristiques d'un ensemble d'événements, qui constitue ce que l'on dit être connu.

¹ (Ndlr) Toute traduction comporte une série de choix, parfois difficiles. Je souhaite en indiquer deux importants aux lecteur.ices. Ce texte édité dans le journal *The Australasian Journal of Psychology and Philosophy* en 1923, est originellement celui d'un discours. Ainsi, j'ai choisi de rester le plus proche possible de la syntaxe d'origine. De la même façon, j'ai choisi de laisser telle quelle la ponctuation d'origine, même lorsqu'elle semble étrange au lectorat en français.

² (Ndlr) Les lecteur.ices prendront conscience rapidement que le terme *vagueness* peut renvoyer, chez Russell, aussi bien au terme de « vague » qu'à celui d'« imprécision ». Pour cette raison, nous avons choisi de laisser apparaître entre crochets les occurrences du terme original.

³ (Note dans le texte) Ce texte a été lu devant la Jowett Society, à Oxford.

Lorsque la connaissance est vague, cela ne s'applique pas à la connaissance comme événement ; comme événement, elle est incapable d'être vague ou précise, tout comme le sont tous les autres événements. Le vague d'un événement cognitif est une caractéristique de sa relation avec ce qui est connu, non pas une caractéristique de l'événement en lui-même.

Considérons les diverses manières pour les mots d'être vagues, et commençons avec un terme comme « rouge ». Il est parfaitement évident, puisque les couleurs forment un continuum, qu'il existe des teintes de couleur pour lesquelles on douterait de les appeler rouges ou non, non pas parce que nous ignorons la signification du terme « rouge » mais parce qu'il s'agit d'un terme dont l'étendue de l'application est essentiellement douteuse. Bien sûr, il s'agit ici de la réponse à la vieille énigme de l'homme devenu chauve. On suppose qu'au début, il n'était pas chauve, qu'il a perdu ses cheveux un à un, et qu'au final il était chauve ; donc, soutient-on, il doit exister un cheveu dont la perte en a fait un homme chauve. Ceci est, évidemment, absurde. La calvitie est une conception vague ; certains hommes sont assurément chauves, d'autres ne le sont pas, et entre les deux, il y a des hommes dont on ne peut pas dire qu'ils sont soit chauves soit non chauves. La loi du tiers exclu est vraie lorsque des symboles précis sont employés, mais elle n'est pas vraie lorsque les symboles (86) sont vagues, comme, en réalité, le sont tous les symboles. Tous les termes qui décrivent des qualités sensibles possèdent le même type d'imprécision [*vagueness*] que celui du mot « rouge ». Cette imprécision [*vagueness*] existe aussi, bien qu'à un degré moindre, pour les termes quantitatifs que la science a davantage cherché à rendre précis, tels que le mètre ou la seconde. Je ne vais pas invoquer Einstein dans le but de rendre ces termes vagues. Le mètre, par exemple, est défini comme la distance entre deux marques sur une certaine tige à Paris, lorsque cette tige est à une certaine température. Les marques ne sont pas des points, mais des zones de taille finie, de sorte que la distance entre elles n'est pas une notion précise. De plus, la température ne peut être mesurée qu'avec un certain degré d'exactitude, et la température d'une tige n'est jamais tout à fait uniforme. Pour toutes ces raisons, la notion de mètre manque de précision. La même chose s'applique à la seconde. La seconde est définie par rapport à la rotation de la Terre, mais la Terre n'est pas un corps rigide, et deux parties de sa surface ne mettent pas exactement la même durée pour effectuer une rotation ; de plus, toutes les observations comportent une marge d'erreur. Il y a des événements dont on peut dire qu'ils surviennent en moins d'une seconde, et d'autres dont on peut dire qu'ils prennent plus de temps, mais entre les deux, il y aura un certain nombre d'événements dont on considère qu'ils ne durent pas tous autant de temps, mais dont on ne peut dire pour aucun s'ils durent plus ou moins d'une seconde. Par conséquent, lorsqu'on dit qu'un événement dure une seconde, tout ce qu'il convient de signifier, c'est qu'aucune exactitude d'observation possible ne permettra de montrer s'il dure plus ou moins d'une seconde.

Maintenant, considérons les noms propres. Je passe sur le fait négligeable que le même nom propre appartient souvent à plusieurs personnes. J'ai connu jadis un homme nommé Ebenezer Wilkes Smith, et je refuse de croire que quiconque ait jamais eu le même nom. Vous pourriez alors dire que nous avons enfin découvert ici un symbole sans ambiguïté. Ce serait, cependant, une erreur. Monsieur Ebenezer Wilkes Smith est né, et être né est un processus graduel. Il semblerait naturel de supposer que le nom n'était pas attribuable avant la naissance ; si tel était le cas, il y aurait eu un doute, pendant la naissance, sur le fait que le nom était attribuable ou non. S'il était dit que le nom était attribuable avant la naissance, l'ambiguïté serait encore plus évidente, puisque personne ne peut décider combien de temps avant la naissance le nom était devenu attribuable. La mort est également un processus : même lorsqu'on dit qu'elle est instantanée, la mort doit occuper un temps fini. Si vous continuez à employer le nom d'un cadavre, il doit graduellement y avoir un stade de décomposition à partir duquel le nom cesse d'être attribuable, mais personne ne peut dire précisément quand ce stade a été (87) atteint. Le fait est que tous les mots sont indubitablement attribuables dans certains domaines, mais deviennent sujets à question dans une zone d'ombre, au-delà de laquelle ils ne sont certainement plus attribuables. D'aucuns pourraient chercher à obtenir des précisions sur l'usage des mots en disant qu'aucun terme n'est applicable dans cette zone d'ombre, mais heureusement, la zone d'ombre elle-même n'est pas précisément définissable, et toutes les imprécisions [*vaguenesses*] qui s'appliquent à l'usage premier des mots s'appliquent également lorsque nous tentons de fixer une limite à leur applicabilité indubitable. Il y a une raison à cela qui se trouve dans notre constitution physiologique. Les stimuli, que nous croyons être différents pour diverses raisons, produisent en nous des sensations indistinguables. Il n'est pas clair si les sensations sont réellement aussi différentes que leurs stimuli et alors seul notre pouvoir de discrimination entre les sensations est déficient, ou si les sensations elles-mêmes sont parfois identiques sous certains aspects, même lorsque les stimuli diffèrent en d'autres aspects. C'est le genre de question à laquelle la théorie des quanta à un stade bien plus avancé de son développement sera probablement capable de répondre, mais pour l'instant nous pouvons laisser planer le doute. Ce n'est pas une question vitale pour notre propos. Ce qui est manifeste, c'est que la connaissance que nous pouvons obtenir par nos sensations n'est pas aussi fine que les stimuli de ces sensations. Nous ne pouvons pas voir à l'œil nu la différence entre deux verres d'eau lorsque l'un est sain alors que l'autre est plein de bacilles de la fièvre typhoïde. Dans ce cas un microscope nous permet de voir la différence, mais en l'absence de microscope la différence peut seulement être déduite des effets divergents de choses qui sont sensiblement indistinguables. C'est le fait que les choses que nos sens ne distinguent pas produisent différents effets – tels que, par exemple, un verre d'eau qui vous donne la fièvre typhoïde alors que l'autre non – qui nous conduit

à considérer la connaissance dérivée des sens comme vague. Et le vague [*vagueness*] de la connaissance dérivée de nos sens infecte tous les mots dont la définition comporte un élément sensible. Cela inclut tous les termes qui contiennent des constituants géographiques et chronologiques, tels que « Jules César », « le vingtième siècle », ou le « système solaire ».

Il reste une classe de mots plus abstraite : premièrement les mots qui s'appliquent à toutes les parties du temps et de l'espace, tels que « matière » ou « causalité » ; deuxièmement, les mots de la logique pure. Je laisse hors de la discussion la première classe de mots, puisque tous soulèvent de grandes difficultés, et je peine à imaginer un être humain qui nierait qu'ils sont tous plus ou moins vagues. J'en viens donc aux termes de la logique pure, des mots tels que « ou » et « non » [*not*]. Ces mots sont-ils également vagues ou possèdent-ils une signification précise ?

Des mots tels que « ou » et « non » peuvent sembler, *de prime* abord, (88) posséder une signification parfaitement précise : la proposition « p ou q » est vraie lorsque p est vraie, vraie lorsque q est vraie, et fausse lorsque les deux sont fausses. Mais l'ennui est que cela implique les notions de « vrai » et « faux » ; et l'on s'apercevra, je pense, que tous les concepts de la logique impliquent ces notions, directement ou indirectement. À présent « vrai » et « faux » peuvent seulement posséder une signification *précise* lorsque les symboles employés – mots, perceptions, images, ou autres – sont eux-mêmes précis. Nous avons vu que, dans la pratique, ce n'est pas le cas. Il s'ensuit que toute proposition qui peut être formulée en pratique possède un certain degré d'imprécision [*vagueness*] ; pour le dire autrement, il n'y a pas un seul fait défini nécessaire et suffisant pour sa vérité, mais un certain domaine de faits possibles, dont n'importe lequel le rendrait vrai. Et ce domaine est lui-même mal défini : nous ne pouvons pas lui assigner de limite définie. C'est là la différence entre le vague [*vagueness*] et la généralité. Une proposition qui implique un concept général – par exemple, « Ceci est un homme » – sera vérifiée par un certain nombre de faits, « ceci » étant Brown ou Jones ou Robinson par exemple. Mais si « homme » était une idée précise, l'ensemble des faits possibles qui vérifieraient « ceci est un homme » serait tout à fait défini. Puisque, cependant, la conception « homme » est plus ou moins vague, il est possible de découvrir des spécimens préhistoriques à propos desquels il n'y a pas, même en théorie, de réponse précise à la question « Est-ce un homme ? » Ainsi appliquée à de tels spécimens, la proposition « ceci est un homme » n'est ni définitivement vraie, ni définitivement fausse. Puisque tous les termes non-logiques possèdent ce type d'imprécision [*vagueness*], il s'ensuit que les conceptions de vérité et de fausseté, telles qu'appliquées aux propositions composées de ou contenant des termes non-logiques, sont elles-mêmes plus ou moins vagues. Puisque les propositions qui contiennent des termes non-logiques sont la sous-structure sur laquelle

les propositions logiques sont construites, il s'ensuit que les propositions logiques deviennent aussi, autant que nous puissions les connaître, vagues à travers l'imprécision [*vagueness*] des notions de « vérité » et de « fausseté ». Nous pouvons visualiser un idéal de précision, dont nous pouvons nous rapprocher indéfiniment ; mais nous ne pouvons pas atteindre cet idéal. Les termes logiques, tout comme les autres, lorsqu'ils sont employés par des êtres humains, partagent le vague [*vagueness*] de tous les autres mots. Il y a, cependant, moins d'imprécision [*vagueness*] dans les termes logiques qu'il n'y en a dans les mots de la vie quotidienne, parce que les termes logiques s'appliquent essentiellement aux symboles, et peuvent être conçus comme s'appliquant plutôt à des symboles possibles plutôt que réels. Nous sommes en mesure d'imaginer ce qu'un symbolisme précis serait, bien que nous ne puissions effectivement construire un tel symbolisme. Ainsi, nous sommes capables d'*imaginer* une signification précise pour des termes tels que « ou » et « non ». Nous pouvons, en fait, visualiser précisément ce qu'ils voudraient dire si notre symbolisme était précis. L'ensemble de la logique traditionnelle suppose habituellement que des symboles précis sont employés. Ce n'est donc pas (89) applicable à cette vie terrestre, mais seulement à une existence céleste imaginée. Cette existence céleste, cependant, différerait de la nôtre, en ce qui concerne la logique, non pas dans la nature de ce qui est connu, mais seulement dans l'exactitude de notre savoir. Par conséquent, si l'hypothèse d'un symbolisme précis nous donne la possibilité de faire n'importe quelles inférences sur ce qui est symbolisé, il n'y a aucune raison de se méfier de telles inférences au motif que notre véritable symbolisme n'est pas précis. Nous sommes capables de concevoir la précision ; en effet, si nous en étions incapables, nous ne pourrions pas concevoir le vague [*vagueness*], qui n'est que le contraire de la précision. C'est l'une des raisons pour lesquelles la logique nous rapproche plus du paradis que la plupart des autres disciplines. Sur ce point, je partage l'avis de Platon. Mais ceux qui n'apprécient pas la logique trouveront, je le crains, mon paradis décevant.

C'est maintenant le moment d'aborder la définition du vague [*vagueness*]. Le vague [*vagueness*], bien que son application première concerne ce qui est cognitif, est une conception, applicable à tout type de représentation – par exemple, une photographie, ou une barographie. Mais avant de définir le vague [*vagueness*], il est nécessaire de définir l'exactitude. L'une des définitions les plus facilement intelligibles de l'exactitude est la suivante : une structure est une représentation exacte d'une autre lorsque les mots décrivant l'une décriront également l'autre en se voyant attribuer de nouvelles significations. Par exemple, « Brutus a tué César » possède la même structure que « Platon a aimé Socrate », parce que les deux peuvent être représentées par le symbole « $x R y$ », en attribuant des significations adéquates à x et R et y . Mais cette définition, bien que simple à comprendre, ne reflète pas l'essence de la question, puisque l'introduction

de termes qui décrivent les deux systèmes est superflue. La définition exacte est la suivante : un système de termes reliés de diverses manières est une représentation exacte d'un autre système de termes reliés de diverses autres manières s'il y a une relation univoque [*one-one relation*] des termes du premier aux termes de l'autre, et de la même façon, une relation univoque [*one-one relation*] des relations de l'un aux relations de l'autre, de telle manière que, lorsque deux termes ou plus dans le premier système possèdent une relation qui appartient à ce même système, les termes correspondants de l'autre système possèdent les relations correspondantes qui appartiennent à cet autre système. Les cartes, les chartes, les photographies, les catalogues, etc., tombent tous sous le coup de cette définition dans la mesure où ils sont exacts.

En revanche, une représentation est *vague* lorsque la relation du système représentant au système représenté n'est pas univoque [*one-one*], mais plurivoque [*one-many*]. Par exemple, une photographie qui est si dégradée qu'elle peut aussi bien représenter Brown ou Jones ou Robinson est vague. Une carte à petite échelle est généralement plus vague qu'une carte à grande échelle, parce qu'elle ne montre pas tous les angles et les virages des routes, les rivières, etc., de façon à ce que plusieurs trajets légèrement différents (90°) restent compatibles avec la représentation qu'elle fournit. Le vague [*vagueness*], manifestement, est une question de degré, en fonction de l'étendue des différences possibles entre différents systèmes qui représentent la même représentation. L'exactitude, au contraire, est une limite idéale.

Passant de la représentation en général, aux types de représentations qui sont particulièrement intéressantes pour les logiciens, le système représentant consistera en des termes, des perceptions, des pensées, ou quelque chose de semblable, et la potentielle relation univoque entre le système représentant et le système représenté sera la signification. Dans un langage exact, la signification serait une relation univoque ; aucun mot n'aurait deux significations, et il n'y aurait pas deux mots avec la même signification. Dans les langages réels, comme nous l'avons vu, la signification est plurivoque. (Il arrive souvent que deux termes aient la même signification, mais cela est facilement évité, et on peut supposer que cela ne se produit pas sans nuire à l'argumentation.) Autrement dit, un mot ne signifie pas un unique objet, et une proposition ne vérifie pas un unique fait possible. Le fait que la signification soit une relation plurivoque est une affirmation précise du fait que tout langage est plus ou moins vague. Il y a, cependant, une complication lorsque l'on considère le langage comme une méthode de représentation d'un système, à

savoir le fait que les mots qui signifient des relations ne sont pas eux-mêmes des relations, mais simplement tout autant substantiels ou insubstantiels que les autres mots. Dans ce contexte, une carte, par exemple, est supérieure au langage, puisque le fait qu'un lieu soit à l'ouest d'un autre est représenté par le fait que le lieu correspondant sur la carte est à gauche de l'autre ; c'est-à-dire qu'une relation est représentée par une relation. Mais dans le langage cela n'est pas le cas. Certaines relations d'ordre supérieur sont représentées par des relations, selon les règles de la syntaxe. Par exemple, « A précède B » et « B précède A » ont des significations différentes, parce que l'ordre des mots est une partie essentielle de la signification de la phrase. Mais cela ne tient pas pour les relations élémentaires ; le terme « précède », bien qu'il signifie une relation, n'est pas une relation. Je pense que ce simple fait est au fondement de l'embrouillamini désespérant qui a prévalu dans toutes les écoles de la philosophie concernant la nature de la relation. Cela, cependant, m'éloignerait trop de mon sujet que de suivre cette piste.

D'aucuns pourraient dire : comment savez-vous que toute connaissance est vague, et qu'importe si c'est le cas ? L'exemple que j'ai pris auparavant, de deux verres d'eau dont l'un est sain alors que l'autre vous donnerait la fièvre typhoïde, illustrera ces deux points. Sans (91) avoir recours au microscope, il est évident que ce que vous voyez d'un homme qui se trouve à 200 mètres⁵ est vague en comparaison de ce que vous voyez d'un homme qui se tient à 50 centimètres⁶ ; autrement dit beaucoup d'hommes tout à fait différents lorsqu'on les voit de près, sont indistinguables à une certaine distance, alors que des hommes qui apparaissent différents à une certaine distance, ne sont jamais indistinguables de près. Par conséquent, selon la définition il y a moins de vague [*vagueness*] dans l'apparence proche que dans l'apparence lointaine. Il y a encore moins de vague [*vagueness*] dans l'apparence sous un microscope. Ce sont des faits parfaitement ordinaires de ce genre qui prouvent le vague [*vagueness*] de la majeure partie de notre savoir, et nous conduisent à en déduire que sa totalité est vague.

Ce serait une grande erreur que de supposer que la connaissance vague est fausse. Au contraire, une croyance vague a d'autant plus de chances d'être vraie qu'une croyance précise, parce qu'il y a plus de faits possibles qui peuvent la vérifier. Si je crois qu'un tel est grand, j'ai plus de chance d'avoir raison que si je crois que sa taille se situe entre 1m88 et 1m90⁷. À propos des croyances et des propositions, mais pas pour les termes singuliers, nous pouvons distinguer entre l'exactitude et la précision. Une croyance est *précise* lorsqu'un seul fait

4 (Ndlt : Au bas de la page 90 se trouve une note qui n'est assignée à aucun appel dans le texte ; voici son contenu) Un mot est une classe de séries, et aussi bien les classes que les séries sont des fictions logiques. Voir "Analysis of Mind", chapitre x ; "Introduction to Mathematical Philosophy", chapitre xvii.

5 Russell donne un exemple avec 200 yards, qui correspondent normalement à 182 mètres.

6 Russell donne un exemple avec 2 feet, qui correspondent normalement à 60 centimètres.

7 Russell donne un exemple avec 6 feet 2 inches et 6 feet 3 inches. Nous avons converti en centimètres.

peut la vérifier ; elle est *exacte* lorsqu'elle est à la fois précise et vraie. La précision diminue la possibilité de vérité, mais augmente souvent la valeur pragmatique d'une croyance si elle est vraie – par exemple, dans le cas de l'eau contenant le bacille de la fièvre typhoïde. La science essaie perpétuellement de substituer des croyances plus précises aux croyances vagues ; cela rend plus ardu pour une proposition scientifique d'être vraie que pour les croyances vagues des personnes non éduquées d'être vraies, mais cela donne plus de valeur à la vérité scientifique si elle peut être obtenue.

Le vague [*vagueness*] dans notre connaissance est, je crois, un simple cas particulier d'une loi générale de la physique, à savoir la loi qui veut que ce que l'on peut appeler les apparences d'une chose en différents endroits soit de moins en moins différencié à mesure que l'on s'éloigne de la chose. Lorsque je parle des « apparences » je parle de quelque chose de purement physique – la sorte de choses, en fait, qui, lorsque c'est visuel, peut être photographiée. D'une photographie en gros plan, il est possible de déduire une photographie du même objet à une certaine distance, alors que la déduction contraire est beaucoup plus incertaine. Autrement dit, il y a une relation plurivoque entre les apparences lointaines et proches. Par conséquent, l'apparence lointaine, considérée comme une représentation de l'apparence proche, est vague selon notre définition. Je pense que tout vague [*vagueness*] dans le langage et la pensée est essentiellement analogue au vague [*vagueness*] qui peut exister dans une photographie. Je suis convaincu que la plupart des problèmes d'épistémologie, dans la mesure (92) où ils sont authentiques, sont réellement des problèmes de la physique et de la physiologie ; de plus, je pense que la physiologie n'est qu'une branche compliquée de la physique. La coutume de traiter la connaissance comme quelque chose de mystérieux et de merveilleux me semble regrettable. Les gens ne disent pas que le baromètre « sait » lorsqu'il va pleuvoir ; mais je doute qu'il y ait, à cet égard, de différence essentielle entre le baromètre et le météorologue qui l'observe. Il n'existe qu'une seule théorie philosophique qui me semble en position d'ignorer la physique, et c'est le solipsisme. Si vous êtes prêt à croire que rien n'existe à l'exception de ce dont vous faites directement l'expérience, aucune autre personne ne peut prouver que vous avez tort, et il n'existe probablement aucun argument valide à l'encontre de votre point de vue. Mais si vous permettez quelques déductions à partir de ce dont vous faites directement l'expérience concernant d'autres entités, alors la physique offre la forme la plus sûre pour de telles inférences. Et je pense que (hormis les problèmes illégitimes dérivés d'un symbolisme mal compris) la physique, dans ses formes modernes, fournit le matériau pour répondre à la totalité des problèmes philosophiques auxquels il est possible de répondre, à l'exception du problème soulevé par le solipsisme, à savoir : existe-t-il jamais une inférence valide allant d'une entité dont nous fai-

sons l'expérience à une entité que nous inférons ? À ce problème, je ne vois aucune réfutation de la position sceptique. Mais la philosophie sceptique est si courte qu'elle en est inintéressante ; par conséquent, il est naturel pour une personne qui a appris à philosopher d'élaborer d'autres alternatives, même s'il n'existe pas de fondation solide pour les considérer comme préférables⁸.

8 (Ndlr) Je voudrais remercier chaleureusement Caroline Angleraux et Perceval Pillon pour leur aide précieuse dans la traduction de cet article.

RÉFÉRENCE DE L'ARTICLE ORIGINAL

Bertrand Russell F.R.S. (1923) Vagueness, *The Australasian Journal of Psychology and Philosophy*, 1:2, 84-92.

<https://doi.org/10.1080/00048402308540623>

HISTORIQUE

Traduction soumise le 4 novembre 2024.
Traduction acceptée le 5 novembre 2024.

SITE WEB DE LA REVUE

<https://ojs.uclouvain.be/index.php/latosensu>

DOI

<https://doi.org/10.20416/LSRSPS.V11I1.9>

CONTACT ET COORDONÉES

Marie Michon
IHPST
Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne
17 rue de la Sorbonne
F-75005 PARIS
mmarie.michon@gmail.com

SOCIÉTÉ DE PHILOSOPHIE DES SCIENCES (SPS)

École normale supérieure
45, rue d'Ulm
75005 Paris



SOCIÉTÉ DE PHILOSOPHIE DES SCIENCES (SPS)

École normale supérieure
45, rue d'Ulm
75005 Paris
www.sps-philoscience.org

